

FRÉDÉRIC
JACQUES TEMPLE

La Chasse infinie
et autres poèmes

Édition de Claude Leroy



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE

La Chasse infinie

précédé de

Foghorn

et suivi de

Un émoi sans frontières

Profonds Pays

Phares, balises & feux brefs

Périples

et de Poèmes de guerre

Édition de Claude Leroy

nrf

GALLIMARD

- © *Frédéric Jacques Temple, 2020, pour Foghorn.*
- © *Éditions Jacques Brémond, 1995, pour La Chasse infinie.*
- © *Le Lézard amoureux, 2006, pour Un émoi sans frontières.*
- © *Obsidiane, 2011, pour Profonds Pays.*
- © *Éditions Bruno Doucey, 2012, pour Phares, balises & feux brefs
suivi de Périples.*
- © *Éditions Domens, 2015, pour Poèmes de guerre.*
- © *Éditions Gallimard, 2020, pour la préface et la présente édition.*
- Couverture : Portrait de l'auteur par André Hampartzoumian (détail)
et photo © Plainpicture (détail).*

FAIRE VOYAGE DE TOUT

« Jules Verne ! C'est lui qui m'a poussé, et non les poètes, vers la poésie¹. » Aux origines de son désir d'écrire, Frédéric Jacques Temple place une alliance des livres et du voyage qui s'est nouée dès son enfance. Et, poète, il s'est donné pour tâche de la faire vivre. C'est après une lecture du Château des Carpathes qu'il a fait, à douze ans, ses débuts d'écrivain en inventant une langue pour soi seul. Dans chaque mot du roman, il inversait l'ordre des lettres tout en respectant le mouvement de la syntaxe. Prenait ainsi naissance le srevne, un langage secret au nom magique puisque s'y nichent celui de Verne lui-même et un rêve de retour amont. C'était faire voyager les mots avant de voyager soi-même. Cherchant le chemin qui permettrait de remonter aux origines, l'invention d'une langue à rebours est le premier acte d'une longue aventure. Dans un jeu d'enfant, s'esquisse la tâche qu'assignera Temple au courage du poète, « raton laveur / lavandière infatigable / ravaudeur obstiné / des mots / qui masquent la forêt² ».

1. *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 8.

2. « Courage », p. 83.

Tandis que l'oncle Jules éveillait en lui le désir d'écrire, l'enfant suivait les leçons de l'Oncle Blaise. C'est ainsi que Temple a rebaptisé plus tard dans ses récits¹, en hommage discret à Cendrars, un oncle paternel qui se prénommaît Pierre dans l'état civil. Cet Oncle si précieux qu'il reçoit une majuscule l'a initié à la chasse aux signes. Au cours de leurs promenades sur le causse ou la Haute plage, près de Montpellier, ce mentor passionné d'archéologie et de sciences naturelles lui apprenait à interroger les paysages, à entrer en dialogue avec les arbres ou les oiseaux, à lire le monde en « prince de la braconne ». Avec lui, il s'est lancé à la « chasse infinie » des traces qui changent la piste en chemin pour l'enchantement du voyageur : tumuli, stèles, menhirs et, en mer, phares, bouées ou amers. C'est à l'école buissonnière de l'Oncle Blaise que le neveu (qui se donne en sa compagnie le nom de Basile) a fait sienne la règle des règles : être relié. Comme par l'anagramme qui unit Blaise et Basile à la recherche des balises. Pas un poème de Temple qui ne soit, d'une façon ou de l'autre, pourvu d'une adresse, souvent offert en hommage à un ami (chaque poème de Foghorn a son destinataire) et, plus profondément, dédié à l'esprit des lieux, à l'épaisseur sensible du temps et au commerce qu'il entretient en collectionneur avec les plantes, les pierres ou les livres. Dans le kaléidoscope dont Temple fait, avec le manège, l'un de ses emblèmes, lire, collectionner, voyager, écrire, se composent et se recomposent au service d'une commune ambition : prendre part.

1. *L'Enclos*, Arles, Actes Sud, « Babel », 2005, p. 60-62.

Muni d'un viatique aussi précoce, le poète fut pourtant lent à se déclarer. De ses poèmes de jeunesse, il fait en 1939 un feu de joie. Viennent la guerre et un engagement dans la campagne d'Italie qui l'a durement marqué et sur lequel il reviendra souvent. Deux recueils à la diffusion restreinte ponctuent son retour : Seul à bord, à compte d'auteur en 1945, et l'année suivante, Sur mon cheval, chez Edmond Charlot, qui sera à Alger son premier éditeur. Plus de vingt ans se passent pourtant entre ces plaquettes, vite délaissées, et son premier vrai recueil, Les Fleurs du silence, en 1968. Années d'apprentissage, sans doute, et plus encore années d'essais. Entre journalisme — presse, radio puis télévision —, direction de revues, lancement d'un groupe littéraire, il se cherche. À cette époque, il apparaît comme un acteur culturel dynamique, au risque de la dispersion et d'un excès d'altruisme. Entre l'essai, le roman et le poème, il hésite à se choisir. S'il se reconnaît une vocation précoce, Temple apparaît, si l'on s'en tient aux dates de publication, comme un poète tardif. À l'apprenti formé à l'école des Voyages extraordinaires et des expéditions avec l'Oncle Blaise, il manquait sans doute un sésame. La rencontre du groupe des cinq le lui a fourni. Appelons ainsi un quintette d'écrivains qui ne s'est jamais perçu comme tel, ne s'est jamais réuni, mais s'est formé dans la vie de Temple par affinités électives, entre 1946 et 1957. Par ordre d'entrée en scène, ce groupe cosmopolite comprend l'Américain Henry Miller, l'Occitan Joseph Delteil, Blaise Cendrars le poète du monde entier, les Anglais Richard Aldington et Lawrence Durrell, en 1957. Cinq rencontres marquantes et définitives : « Je les ai tous accompagnés jusqu'à leur mort. Ils m'ont enrichi

de leur amitié, trop humainement familiers pour qu'ils aient pu agir sur mon écriture, même si mon tropisme littéraire et mes inclinations naturelles m'ont davantage lié à Cendrars¹. » Moins des modèles en écriture que des présences tutélaires ou des oncles, eux aussi (et l'on comprend pourquoi son oncle Pierre est devenu l'Oncle Blaise). Peut-être des totems. Chacun des aînés a su reconnaître l'attente du cadet et la stimuler. Joseph Delteil, qui fut longtemps son voisin à Montpellier, avait perçu que la maturation du jeune poète serait lente. D'autant plus vif est le plaisir qu'il prend à « ôter le chapeau » à la parution des Œufs de sel en 1969 : « Tout cela aujourd'hui prend une valeur inconnue, dégage une âme nouvelle. Oui, émouvant me semble le grand mot, le mot de passe². »

Mot de passe, en effet, car les publications vont désormais se succéder à un rythme accéléré : récits autobiographiques, essais, traductions et recueils de poèmes s'enchaînent. Et sous la même bannière : toute l'œuvre de Frédéric Jacques Temple se présente comme une longue invitation au voyage. Sous le patronage de Jules Verne, qui lui a ouvert le monde du livre, et de l'Oncle Blaise, qui l'a initié au livre du monde, et désormais porté par la confiance du groupe des cinq, Temple entre dans la famille des « étonnants voyageurs ». Pendant des années, il participe aux rencontres qui se tiennent à Saint-Malo sous le signe de Baudelaire. Pour un étonnant voyageur tel qu'il l'entend, l'espace du dehors et l'espace du dedans sont des vases communicants. Entre le monde des livres et

1. Entretien avec Jacques Lovichi, *Autre Sud*, juin 1999, p. 28.
2. Joseph Delteil, lettre à Temple du 15 janvier 1970.

celui des voyages, aucune solution de continuité. Depuis Jules Verne, ce sont les écrivains qui l'ont poussé à arpenter des terres que l'Oncle Blaise lui a appris à déchiffrer. Les voyages de Temple se redoublent souvent d'un pèlerinage sur les traces d'un écrivain (ou d'un livre) qu'il admire. S'il se déplace, c'est pour feuilleter sur le vif les livres qui l'accompagnent depuis son enfance, la prairie qu'il a traversée chez Fenimore Cooper, le monde indien dans lequel l'a introduit D. H. Lawrence, le Québec où l'attend la Maria Chapdelaine de Louis Hémon. Pas un voyage qui ne soit un voyage en double, à Dublin avec Beckett, à Long Island avec Whitman, à São Paulo avec Blaise Cendrars, à Saint-Pétersbourg avec Dostoïevski, Alexandre Blok et Cendrars encore. À Stratford, il vient saluer Shakespeare, Chateaubriand à Combourg, Corbière à Roscoff. Non pas voyages d'érudition (certes toujours vive et active) et pas non plus reportages pour le journaliste qu'il a longtemps été, mais bien plutôt visites rendues en ami à ceux qui composent sa famille spirituelle. Autant d'ombres qui lui sont chères : « J'ai marché très longtemps / dans les poèmes de Longfellow¹ ». Se déplacer dans une bibliothèque à ciel ouvert n'est pas façon de globe-trotter ou de bourlingueur, encore moins de touriste ou de dromomane. Plus fondamentale est l'exigence qu'a perçue Jean Carrière. Pour l'auteur de L'Épervier de Maheux, « poésie, existence, c'est un pléonasme », et son ami Temple « poexiste » comme lui². Le poète fera chorus

1. « Ombres », p. 152.

2. Jean Carrière, « Un navigateur solitaire », *Entailles*, n° 11/12, 1979.

avec le romancier en soutenant que « l'écrire n'est qu'une des formes du vivre¹ ». Pourquoi distinguer le navigateur, l'herboriste ou le poète ? Ce sont les diverses faces d'un « moi, kaléidoscope² ». Le plus étonnant des voyageurs, le seul qui mérite pleinement ce nom, est celui qui sait faire voyage de tout.

Quelle ivresse de pouvoir mettre ses pas dans les pas des héros — écrivains ou personnages — qui ont enchanté son enfance ! L'exploration se change en réminiscence, et le déplacement dans l'espace se redouble d'un voyage dans le temps. Pour qui s'en est épris dans les livres, le monde se déchiffre comme un palimpseste. Dans toute la force de l'expression, l'écriture et le voyage ne cessent de se croiser. Une mythologie en procède, avec ses dieux, ses hauts lieux et ses règles de vie. Dans le panthéon de Temple, Ulysse converse avec Achab, Thoreau avec Pline, Pan avec Merlin, Atala avec Mélusine. Les Champs Élysées où les conduisent leurs promenades se nomment Haute plage ou Long Island, et la quête du Graal s'y relance du mont Tremblant québécois au Morro Azul brésilien. Homère, Whitman et Cendrars forment un seul et même aède. Au fil des poèmes, la mère patrie prend pour nom Ithaque, Venise, Montpellier ou Santa Fé. Ou Fondamente qui, par une coïncidence qui l'émerveille, conduit Temple dans l'Aveyron de ses vacances d'enfant ou sur les quais de Venise. Où qu'il débarque pour la première fois, c'est toujours Ulysse revenant à Ithaque. Temple n'a pas le goût

1. *Anthologie personnelle, op. cit.*, p. 10.

2. *Les Eaux mortes* (1975), Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 39.

des voyages d'expatriation comme Michaux ou Cendrars qui, par ailleurs, lui sont si proches, mais voyagent contre. Contre leur patrie, leur famille et pour semer celui qu'ils furent. Quand il se met en route, Temple n'a rien d'un voyageur sans bagages, parti sans esprit de retour et brûlant ses vaisseaux. La volonté d'être relié fait de lui un « arbre voyageur », toujours et sans contradiction entre périple et parages : « Loin je suis près des origines / quand je pars je ne laisse rien / que je ne retrouve au retour¹. »

Cette fidélité curieusement nomade est d'autant plus opportune que la modernisation imposée au littoral du Languedoc a détruit le monde de son enfance : « En vérité je suis mort / dans les dunes asservies² ». Tous les voyages de celui qui se dit poète méditerranéen obéissent au tropisme qui le pousse vers le Sud, mais un Sud peu contraint par la géographie, un Sud lui-même voyageur, qu'il emporte partout avec lui. Au Nouveau-Mexique, il se voit adopté par les Indiens comme « Celui qui vient avec le soleil ». En Algérie, ses talents de dépouilleur de chacal le font surnommer « Dib, dib ! ». Lorsqu'il découvre enfin le Québec, signant de ses pas sa présence dans la neige, il s'y reconnaît : « Là est le Sud, aussi. » En se déplaçant sur la carte du monde, le Sud de Temple prend valeur de mythe personnel. Pendant longtemps, un sentiment de déréliction a prévalu chez lui devant le saccage du Languedoc par des hommes venus du Nord. En détruisant les terres de son enfance, ne renouvelaient-ils pas les horreurs infligées jadis par Simon de Montfort aux Albigeois ? « Laissez-moi vous

1. « Arbre », p. 100.

2. « Sud », p. 65.

dire / qu'ils ont annulé l'oiseau / laissez-moi / Ô laissez-moi vous dire / qu'ils ont souillé le sable¹ ». À partir d'une expérience douloureuse, Temple a dénoncé une fatalité historique qui verrait toujours et partout le Nord se soumettre le Sud. Sous le même pavillon, prennent alors place aux côtés des Occitans les Indiens d'Amérique du Nord, ou les Français du Québec dont la langue minoritaire est menacée. Longue est la théorie des vaincus, des parias et des exilés. S'y ajoute, par d'autres blessures, l'interminable liste des lieux détruits et des espèces animales menacées. Le ressentiment historique qui perce encore ici ou là s'est peu à peu estompé. Écartant la tentation militante, Temple, poète occitan de langue française, s'est attaché à faire de l'entreprise poétique un creuset. Le Sud, au fond, c'est une enfance deux fois perdue, et pourtant retrouvée quand cristallisent en un poème l'esprit des lieux, la magie des livres, la passion de l'immémorial et la présence (si discrète, si fondamentale) de la femme aimée.

Temple est un poète pour qui le réel existe. Une poésie qui se prend elle-même pour objet n'est pas de son gibier, et il se dit effaré par ceux de ses contemporains qui s'y livrent : « Ils sont un peu dans la situation mal commode de qui ferait l'amour en réfléchissant aux mécanismes de la génétique². » À l'époque où, sous la férule de la théorie, l'aventure de l'écriture se devait de prendre le pas sur l'écriture de l'aventure, se vouloir poète et voyageur passait pour intempestif. Alors que les milieux littéraires

1. « Laissez-moi », p. 69.

2. *Création*, t. IX, juin 1976, p. 106.

(surtout parisiens) se montraient peu réceptifs à l'éloge du voyage et à la poésie cosmique, Temple a tenu son cap. Par ailleurs, la volonté fortement affirmée d'être relié le rendait étranger à l'impératif de rupture cher aux mouvements d'avant-garde et elle l'a tenu éloigné du mouvement surréaliste comme de ses suites. Ses références venaient des grands espaces, qui ont fait voir en lui un « poète américain¹ ». La poésie pour Temple est d'abord émotion. C'est par les cinq sens qu'il prend possession du monde, avec un œil de peintre (« Anche io »), une oreille de musicien (découvrant au miroir de Bach le nom d'Achab), un appétit d'ogre (« La dive bouteille »), une narine frémissant aux fragrances, et il aime toucher du doigt ce qui l'environne. Et, plus que tout, importent les correspondances, ce sixième sens dans la profonde unité duquel, depuis Baudelaire, se confondent les cinq autres et qui appartient aux poètes. L'écriture du voyage ne s'est jamais opposée chez lui au voyage de l'écriture : ce sont d'inséparables compagnons de route. Au-delà d'un dénombrement de ses (nombreux) déplacements et d'un inventaire des formes de poèmes qui en procèdent, c'est le précipité du voyage et de l'écriture qui importe.

Qu'on puisse considérer sa poésie comme « une sorte de journal de bord faisant fi de la chronologie », il n'en disconvient pas. Ce qu'il écrit vient, en effet, « au fil de la vie, suivant le jour et l'humeur² ». Temple fait la part belle à la « mont-joie des circonstances », ces événements

1. Jean Carrière a dédié *L'Épervier de Maheux* « à mon ami Frédéric-Jacques Temple, poète américain ».

2. *Création, op. cit.*

petits ou grands que le promeneur, selon l'expression de Mandiargues¹, amasse en petits tas pour baliser sa route. Le Je lyrique tend chez Temple à se confondre avec le Je autobiographique. Il donne volontiers des noms, situe, décrit, date et souvent dédie ce qu'il rapporte à ceux qui furent ses compagnons de route ou de rencontre pour les saluer à nouveau. Par un geste rituel, la circonstance s'accompagne souvent d'une commémoration. Pour le « raton laveur », commémorer c'est partager la mémoire. Les lieux qui le requièrent sont semés de signes, plantés de stèles, hantés de fantômes, déjà tout imprégnés d'écriture. Le monde se feuillette comme un livre ouvert qu'une vie, aussi gorgée de lectures, de voyages et d'aventures qu'elle puisse être, ne suffira pas à déchiffrer. Désespérante et magnifique profusion pour celui qui n'est jamais rassasié. De recueil en recueil, se dresse un carnet d'adresses, un répertoire d'affinités, la carte de « paysages privés » et un calendrier pro domo. Temple marque volontiers son anniversaire à l'instar de Cendrars, dont il rappelle dans « À rebours » les dates de mort, de fête et de naissance. Mais, de l'événement à l'écriture, la filiation n'est pas directe. Les poèmes ont souvent été écrits plusieurs années après ce qui fut leur source et, en chacun d'eux, dates, lieux et souvenirs s'enchevêtrent : « Le poème seul est un fait². » Mot décisif. Qu'importe un événement qui ne serait pas relié ? Pour le changer en fait poétique, il appartient au poète d'établir les correspondances qui révèlent ses harmo-

1. André Pieyre de Mandiargues, « Mont-joie des circonstances », *L'Âge de craie* et autres poèmes, Paris, Gallimard, « Poésie/Gallimard », 2009.

2. *Création*, op. cit.

niques et décident son sens. À l'image du monde, et s'il veut tenir devant lui, le poème exige d'être palimpseste. Ce qui lui donne son pouvoir d'émotion est d'entrer en résonance avec la mémoire du poète (et surtout ses blessures d'enfance), mais aussi avec la profondeur qui lui vient de la « ruminantion des siècles¹ », et dans un accord panique avec tous les règnes, l'animal, le végétal et le minéral. C'est par la magie des correspondances que le guetteur de signes peut se voir « couronné de bonheur² ». Un autre geste de partage vient souvent s'y ajouter : la multiplication des livres d'artiste composés par Temple avec des peintres comme Pierre Soulages, Vincent Bioulès, Claude Viallat, Jean-Pierre Blanche ou Alain Clément, et des graveurs comme Judith Rothchild, Dagmar Martens ou René Derouin. Parfois tirés dans la complicité à peu d'exemplaires, ils comptent des réussites marquantes : Ode à Santa Fé avec Alain Clément ou Merry-go-round avec Philippe Blanc.

Précieuses sont les traces que le promeneur garde au fil de ses divagabondages³. C'est en alchimiste du voyage que Temple a inventé ce superbe mot-valise dans lequel les divagations s'allient aux vagabondages, et Mallarmé à Rimbaud pour aller trinquer avec Pantagruel à la dive bouteille de Rabelais. De Foghorn à La Chasse infinie, l'homme aux semelles de vent préside à l'appel du large et à « l'énigme des départs ». Temple a souvent salué

1. « Aubrac », p. 108.

2. « Après-midi au Jardin des Plantes », p. 107.

3. *Divagabondages*, Arles, Actes Sud, 2017.

Rimbaud, lui dédiant plusieurs poèmes, traduisant l'essai que Miller lui a consacré et lui faisant place dans une lignée de vagabonds selon son cœur, auprès de Germain Nouveau, Jack London, Thoreau, Hamsun ou la Beat Generation. Plus inattendu, l'héritage de Mallarmé tient moins à la marqueterie de la syntaxe qu'à l'extrême précision du lexique. Mais c'est celle-ci qui fonde, avec la musique, la « poésie des mots ». Le « ravaudeur obstiné » fait grand usage de mots rares, souvent dérivés des sciences naturelles ou du monde de la mer. C'est par la justesse du vocabulaire qu'il rend justice à la diversité du monde. « Qu'est un papillon ? Rien, s'il n'est nommé vanesse, machaon, flambé, zygène, bombyx, phalène ou uranie¹. » Et rien non plus l'oiseau, devant le balbuzard, le pluvier ou l'émouchet. L'arbre, devant le micocoulier, le rouvre ou le lentisque. La plante, devant la viorne, l'amarante ou la flouve. Temple ne se lasse pas d'énumérer ces mots menacés par l'abstraction, comme s'il tenait chacun d'eux pour le dernier des Mohicans. Mais d'être transplantés dans les poèmes, les mots du naturaliste se chargent d'une préciosité paradoxale. Porteurs d'étrangeté aux yeux de lecteurs moins initiés, ils deviennent hiératiques au point de suggérer une filiation (peut-être) involontaire avec Mallarmé, dans une complicité secrète avec le srevne de jadis.

Pour celui que la chasse infinie fascine, les collections aussi sont des voyages. « Né collectionneur », sa passion s'étend aux domaines les plus variés, faisant du conchyliologue — l'amateur de coquillages — l'alter ego du

1. *Ibid.*, p. 249.

poète. Et l'étymologie se met à leur service : lire vient de legere, qui en latin signifie « ramasser, cueillir ». Voilà de quoi ravir un divagabond. Mais sa pulsion collectionneuse s'écarte du Des Esseintes d'Huysmans qui, dans À rebours, ne tient pour précieuses que des pièces en nombre compté. C'est la profusion du monde que Temple célèbre à la suite de Rabelais, Whitman ou Cendrars. Et il s'enchanté aux listes interminables de ces grands arpenteurs du langage qui, en faisant l'inventaire, recommandent la création du monde. Convoquer les choses par leur nom propre n'est pas seulement les conserver : c'est leur rendre vie.

La palette de Temple s'échelonne entre deux dominantes, les poèmes du long voyage et ceux qui savent l'« art d'évoquer les minutes heureuses », à l'exemple de Baudelaire. Whitman (ou Cendrars) d'un côté, et de l'autre, donc, Baudelaire (ou Larbaud). De « Caravane » à « Ulysse à ses chiens », les premiers relèvent sur le mode épique la figure de l'homo viator, cette tradition ancestrale de l'homme en marche pour qui la vie n'est qu'un voyage, avec ses étapes, ses épreuves, ses découvertes et ses blessures. Quêtes, pèlerinages et rencontres jalonnent le parcours, le semant de chausse-trapes et de secrets rendez-vous. L'aventure de vivre se présente chez Temple comme un voyage en mer, « le long d'une vague porteuse ». Ulysse lui offre une figure d'identification élective, avec le capitaine Achab, admirable de hantise dans son combat avec Moby Dick. À ces poèmes du périple initiatique, font réplique, sur le mode lyrique, les poèmes du parage entre contemplation, célébration ou déploration. Les arra-

chant au temps successif, le collectionneur d'instant fixe la magie d'un accord fugitif : « Tel un soupir / tombe / Le silence / dans la gloire / du soleil¹ ». Il envoie des cartes postales (« Opelousas »), égrène des instantanés (« Grains d'ambre pour un komboloï »), compose un album (« En Brésil »), dresse des suites (« Calendrier du Sud », « Sept jours »), égrène des souvenirs (« De mon village »)... Et c'est d'une ode, genre par excellence de la célébration, qu'il salue Saint-Pétersbourg, Santa Fé ou son Ange dernier.

Toujours de périple en parage, telle est l'allure de « l'arbre voyageur ». Cette oscillation si caractéristique se déclare avec force dans deux poèmes de La Chasse infinie, qui forment diptyque : « Merry-go-round », où le voyage en train tournant comme un manège ramène toujours « sur le quai de départ », et l'« Après-midi au Jardin des Plantes » de Montpellier, où la méditation se déploie dans un « lieu clos, creuset de la mémoire »². De l'un à l'autre de ces pôles, se relance la chasse infinie qui donne son titre à un poème, à un recueil et à un art de vivre. Chasser est un geste d'une ambivalence qui fascine chez le poète. Chasse-t-on pour atteindre ou pour faire fuir ? L'univers de Temple est traversé de menaces d'autant plus redoutables qu'elles sont éparées et indécisées. Le soleil est souvent noir chez lui. « Soupirs de l'angoisse infinie³ », ombres inquiétantes, « voix rauque / dans le tunnel de la brume⁴ » surgissent comme une mélancolie diffuse en basse continue. D'inguérissables blessures de

1. « Midi », p. 185.

2. Respectivement p. 99 et p. 107.

3. « En mer », p. 31.

4. « Foghorn », p. 30.

mémoire, ici ou là, reviennent en boucle le hanter, le Sud perdu, les horreurs de la guerre, la mort de la mère. « Folie de fuir pour devenir et fuir encore / Vers d'autres absences et retrouver les germes d'une espérance¹ ». Contre ce qui menace, les « jalons en forme de poèmes² » tentent de faire barrage. Pour se protéger du vertige et de la perte, le voyageur fait l'inventaire de son viatique : « Dans ma valise il y a : / Fenimore Cooper / un vieux catalogue de la Manufacture / des Armes et Cycles de Saint-Étienne / une lettre originale du Capitaine Nemo / et la photo de ma mère / jouant du violoncelle / pour toujours³... » Mais le paradoxe des inventaires est qu'ils finissent par mettre au jour le manque qu'ils s'acharnent à combler. Les « bornes » sont des « tombes ». Les hymnes à la vie sont aussi des stèles dédiées à l'absence. Celui qui a pris l'affût avec l'Oncle Blaise a découvert la duplicité des signes et qu'ils sont réversibles. Un périple, après tout, est une façon de naviguer en rond, et le parage peut se transformer en prison. Au lieu d'apaiser l'angoisse, le retour du même fait surgir une autre menace.

Pour chasser la nostalgie, le poète se tient dans la distance. La seule plainte à laquelle il consente est une « plainte d'outre-cœur⁴ », lorsqu'il évoque des amis disparus : « Qu'ils sont présents / ces visages / désormais familiers, / davantage peut-être / dès lors qu'ils sont invisibles, / et sans doute sont-ils plus chauds / les

1. « Caravane », p. 27.

2. *Poèmes américains*, Remoulins-sur-Gardon, Éditions Jacques Brémond, 1993, p. 11.

3. « Merry-go-round », p. 96.

4. « Paradis perdu », p. 225.

feux lointains/*qui nous parviennent*/du fond de la nuit/*maintenant que nous pesons*/le poids de l'absence/*preuve secrète de leur être*¹. » *Tel est peut-être le secret de l'intensité distante si frappante chez le poète : c'est au futur antérieur et d'un œil double qu'il regarde le monde. Une boutade le donne à entendre : « je n'aime le futur que lorsqu'il est passé*² ». Au-delà de sa défiance à l'égard des futurismes, c'est tout un art poétique qui s'en déduit. Dans ce qui est, Temple fait percevoir ce qui aura été. Élevant l'événement à la dignité de l'accompli, il le ressaisit au passé du futur. Par un surplomb de balbuzard — son oiseau fétiche —, il tient le pathos à distance et fait valoir l'évocation aux dépens de l'événement lui-même. L'arrachant au temps successif, il lui confère le prestige de l'immémorial et lui donne l'aura de ce qui aura été. Ainsi entendu, le futur antérieur est moins un temps verbal qu'une vision du monde. C'est alors qu'advient le fait poétique.

*Le mouvement cosmique de sa poésie, sa sensibilité à « tout ce qui environne l'homme, au ciel et sur la terre*³, les fluctuations des saisons, les migrations des oiseaux, n'a pas fait de Temple un prophète du retour à la terre (il regrette que son ami Delteil s'y soit fourvoyé), un militant de l'Occitanie (à laquelle va toute sa sympathie) ou un chef d'école (malgré son goût des collaborations et ses attaches à Sud et Autre Sud). Dans un monde que

1. « Un homme meurt », p. 87.

2. *Divagabondages*, op. cit., p. 173.

3. *Entailles*, 1976, n.p.

les dieux ont déserté, l'abandonnant aux cruautés de l'Histoire contemporaine, c'est faire voyage de tout qui le requiert, et son appétit de vivre emporte le collectionneur parmi les règnes, les livres et les hommes. « Il faut partir vers les herbes naissantes/où l'ancienne mémoire nous attend¹ ». Héliotrope et bibliotrope, et toujours en marche vers le Sud mythique qui donne son nom au paradis perdu, il dédicace ses poèmes comme on jette des passerelles, se découvre des totems, comme la fascinante limule², témoin de la naissance du monde, ou l'érable. Au lieu de distribuer des préceptes, il partage sa devise : À chacun son aventure. « Fidèle à ceux qui m'ont précédé/ Avec un livre ouvert parmi les simples » : c'est ainsi qu'on peut retrouver l'éternité, un après-midi au Jardin des Plantes.

CLAUDE LEROY

1. « Transhumance », *Anthologie personnelle, op. cit.*, p. 184.
2. *Le Chant des limules*, Arles, Actes Sud, 2003.

FOGHORN

Sont ici réunis des croquis, des cartes postales envoyées lors de certains voyages, des instantanés qui ressemblent à des poèmes, des poèmes qui sont des télégrammes, d'autres textes enfin qui paraîtront plus ambitieux. Dédiés tous à des amis, ce me sont, dans une navigation qui ne concerne en définitive que moi, phares, bouées, balises, amers et, le plus souvent, cornes de brume.

CARAVANE

à Lawrence Durrell¹

Fuir nous avons fui dans les contrées désertes
À pied encore à pied toujours dans le lointain suffocant
Et nous avons crevé trente dromadaires
Bu jusqu'à notre sueur
Fuir fuir toujours l'empreinte de nos derniers pas
Le galet noir le squelette d'un oiseau vaincu
La soif de midi
Le soir et le matin

Fuir fuir avec les sauterelles
Ne laisser que désolation et puits taris
Effacer la musique et le silence
Rencontrer des savanes verdoyantes
Et les brûler de nos regards

Étrange caravane étranges bêtes haletant
Sous le harnais blessant de l'embrassement
Folie de fuir pour devenir et fuir encore
Vers d'autres absences et retrouver les germes d'une
 espérance
Pétrifiés comme les œufs muets des vieux reptiles géants

Fixés dans les millénaires oubliés des continents
Éclairer la nuit avec les torches de nos corps où crépite
la résine des noires forêts humaines
Réveiller par nos clameurs les troupeaux ensevelis dans
les plaines

Caravane des soupirs et des transpirations
Marchands de sel de peaux d'armes de femmes jeunes
et de vieil or
Cheminement de gloire arrachée du soleil à chaque
pas certain vers les horizons de l'errance
Caravane des tabagies dans la pipe creuset des étoiles
froides
Caravane des implacables désirs tendus sur la peau des
coursiers lointains du sang

Passons les frontières les équateurs des atlas
symboliques et fuyons
Suivons les ailes noires des migrations triangulaires
Dans le sillage astral des oiseaux sonores
Marchons dans la grande nuit lactée au rythme des
bêtes et de la floraison

Voici que disparaît la caravane vers les pluies inespérées
qu'agitent les horizons fétides des marigots
Voici que transpire la peau de la terre lourde et gravide
Voici le doigt du sort dressé sur le nombril des
directions

Être où fleurit le néant et le coup de gong de l'absence
Chaque pas remplacer le mot inutile et béant

Et se sentir vaincu par la soif des montures
S'éloigner immobile et se trouver encore
Et toujours fuir la dernière halte et les feux des
bivouacs¹

Ainsi marche la caravane
Dans les orages des soirs et des matins
Du devenir
Et de la fin.

NORTHBOUND

FOGHORN¹

à Henk Breuker

Quelque part
dans la nuit sale
quelque part
en mer
dans l'orbite noire de la brume défoncée
foghorn
une voix
quelque part
quelque chose comme un œil
sombre
sur les mâts
un capitaine
des hommes qui veillent
au grain
un pont lisse de silence humain
et cette voix rauque
dans le tunnel de la brume
quelque part où va
quelque navire
pas de ciel pas de mer
cette voix
seule.

EN MER¹

à Loys Masson

Autour de nous, la noire rumeur des nuées engendre un envol touffu de légendes. Par les dédales du vent tourbillonnent les âmes océanes sur les toits naufragés de la ville où dorment les pinasses mortes.

Flottent les filles de l'eau à crinière de goémons, et leurs yeux au matin glauque sont des astres défunts, résidus sur les plages de la mémoire. Ce que dit le trou noir du ciel s'en va mourir sur l'écume frileuse dans les marécages de l'Histoire.

On entend dans les gouffres de l'air le glapisement des oiseaux, les soupirs de l'angoisse infinie sur l'eau des brumes. Et l'Océan monte vers nous des goules béantes qui le vomissent, dans un sanglot de monstre malade, tandis que craquent les ossements des caps sous l'œil d'acier des goélands.

MER DU NORD¹

à Michel Velmans

Pluie

nous allions vers le grand phare bleu
seul
le doigt gourd monte la garde
attention au grain
de sable
dans la roue du temps

pluie sur nos cœurs

nous allions vers le grand phare vert
voici
voici la vague
baleine
troupeau broutant les goémons

pluie de pluie de la mer du Nord

pluie de sarcelles siffleuses de plumes émaux de
palombes grises et la bise sur le brise-lames la
froide marée de harengs dans les mains rouges des
hommes de la mer du Nord

nous allions vers le grand phare jaune
chien boréal

pluie de canards fuselés sur l'écume blême de sardines
croissants d'argent friselis de lune marine dents de
la vague vache de mer oiseaux friands des raisins de
la mer du Nord

pluie de la mer
du Nord

et des grands cygnes voyageurs
dans le gel plumeux
de l'hiver.

LA CITÉ BLEUE¹

à Serge Michenaud

Était-ce un rêve au royaume des houles
Ou si j'étais comme une âme flottante
Dans la galerne verte des bretagnes.
Ce soir une corne hurlait la pourchasse
Des cormorans de fer dans les ténèbres
Où parmi les scories du bout du monde
J'entends passer les choses d'épouvante.

Les grands oiseaux d'orage crient bataille
Sur la masse étendue de mes remous.
Quand je respire un monde se soulève,
Mon ventre pers libère ses remugles
Si je frappe d'estoc au chef des caps,
Narval de bronze aux flancs noirs des femelles
Dans le désert marin de ses ébats.

Existe-t-il au cœur de l'Océan
La Ville qui surgit comme un mirage ?
Qui se hasarderait à cette découverte
S'il n'a l'amour des espoirs inouïs ?

Existe-t-il au cœur des montagnes de l'eau
La Cité bleue dont la mort est princesse ?
Ô goémons sur les yeux des sirènes,
Sable endormi sur la bouche du temps !

Est-il encore une cloche envolée
Sonnant le beau charroi des amoureux
Jusqu'au matin dans l'Enfer de Plogoff ?

Blêmes amants déchus de la Princesse,
Ys vous ressemble aux méduses livrés.
Existe-t-il au creux des herbes sages
La Ville bleue aux remparts naufragés
Intacte en ses marines funéraires ?

Vierge du Van, Dame des Quatre Vents,
Mouette sacrée au comble des tempêtes,
Que tinte encore le cristal des légendes
Dans le blanc silence des Trépassés.

LA FORÊT ENGLOUTIE¹

à Bruno de Senneville

Tant d'arbres morts
enlisés dans le temps
par une seule immense vague bûcheronne,

tant de vie médusée
dans les replis des marnes
parmi les troncs coulés sous les tangles de plomb,

tant de silence ancré
sous la chape des sables,
mais au cœur de la nuit l'iris moiré d'un œil.

MARÉE BASSE¹

à Henri Thomas

C'est alors une vaste respiration d'eau grise
en ces limons
tel un réseau d'artères enlisées
et de veinules mauves, dans les sables
draineurs de fientes lumineuses
sous un soleil paré de rémiges cendrées
défiant l'opacité des siècles.

BROCÉLIANDE¹

à Denys-Paul Bouloc

Voici l'automne en pelage madré,
Gloire des cuivres, des rousseurs,
Qui nous ramène aux sortilèges.
D'immobiles regards nous suivent,
inquiets de nos profonds désirs,
vers la fontaine ensorcelée.

Merlin veille sur les arcanes
Où mûrit le silence des chênes.

COMBOURG²

à Lauretta et Jean Hugo

C'est là, c'est cette tour,
la chambre et le couloir,
le frisson des roseaux...

Il était là, ce cœur
à l'écoute des arbres
et du temps vaporeux.

La douce souvenance !

TURNER¹

à Edwin Mullins

Lorsque entra le navire par les avenues d'eau, la mer, de perle, enveloppait la ville. Celle-ci respirait l'épaisse nébuleuse où se mouvaient des verdeurs. Quelque part une torche laissait aux brumes des lambeaux d'ardeurs fanées. Rauque était la voix de l'ombre dans les moiteurs de suie pourpre des arsenaux. Une brise repue de fumée glaçait les voiles qu'un soleil éclairait de saumon sali. Le ciel opaque amoncelait des fientes d'oies sauvages. On crut entendre un beuglement et la terrible rumeur des chaînes dans les écubiers. Une âme jaune flottait, incertaine, sur la ville.

LONDRES²

à Gladys et Arthur Secunda

À South Harrow
Un air de pipeau
Tremble parmi les aquarelles
Il pleut des plumes de tourterelle
Dans un arbre de Gainsborough.

Là-bas un sommeil de lumières
Gagne le lit de la Tamise
Pâle dans son collier de réverbères.

Vivre d'abord	259
Requiem	259
Révolte	260

POÈMES DE GUERRE

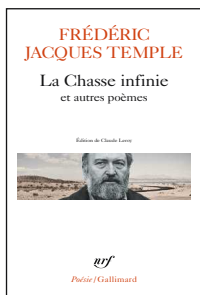
Europe 41	265
El Biar	265
<i>Liberty-Ship</i>	267
Venafro	267
Le pied du mort	268
Pistol Down	269
Monte Cassino	270
Sous la cendre	271
Garigliano	271
Tivoli	272
Isola Bisentina	272
À l'unisson	274
Noël 1944	274
Mélodie	276
Çà et là	277

Appendice

Sur l'air du tra-la-la	281
Vent debout	282

DOSSIER

<i>Chronologie</i>	287
<i>Bibliographie</i>	302
<i>Notices et notes</i>	314



La Chasse infinie
et autres poèmes
Frédéric Jacques Temple

Cette édition électronique du livre
La Chasse infinie et autres poèmes de Frédéric Jacques Temple
a été réalisée le 5 mars 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072880469 - Numéro d'édition : 362044).

Code Sodis : U30943 - ISBN : 9782072880506.

Numéro d'édition : 362048.